

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 15

Artikel: Un essai de pompe
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198700>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

se bin que ronclliavê dza quand lè z'autro sè sont ramenà à l'hôtel. Cliào z'iquie n'aviont rein coaitè dè sè reduire et quand sont arrevà ài *Trai-Sapins*, l'ont onco fe veni onna boto-lhie dè kirche que l'ont bussà à n'on pailo dezo.

— Et lo Louis à Marque, io est-te? se fâ lo Présideint tandi que bévessant.

— Oh! l'est dza reduit du grantein. l'est on coo que ne pào pas teni lè ge àovai quand vint la né, et ronclliè dza! fe on outro qu'ètâi zu vaire.

— S'on l'ài fasâi 'na bouna farça, po recaffâ on bocon dévant d'allâ dremi! dese on troisièmo.

— Bin s'on vâo! sèdès-vo quiet? fe onco on outro, qu'ètâi mau fottu et que sè drougavê. Y'è quie avouè mè on part dè vésicatoires, s'on allavê l'ài ein appèdzi ion su la panse po l'ài apprenèrè à no filianquâ ein pllian dinse!

— Va que sai de. à mè lè soins, baille mè pi l'affèrè! dese Frèderi ào fîfre, y'e sè io lo gaillâ est reduit et vo z'allâ vaire!

— Ora, faut vo dere que decoutè la tsambra ào Louis à Marque, lodzivè du on part dè mât on vilho Anglais avouè sa fenna. Cè Anglais ètâi tot mau fottu, terivè 'na guibole et l'avâi dàl douleu dào dianstre pè l'ètsena. Assebin totès lè nè sa pernetta, que cùtsivè dein on outro pailo decoutè, vegnâ avouè onna patta et l'ài frottavè fo et fermo l'ètsena avouè 'na mistion que brassavè dein 'na grossa écouala.

Lo vilho, quand l'ouïssâi veni sa fenna, sè cùtsivè su la panse, solèvavè son pantet et à noviyon, la pernetta lo cerivè bin adrà pè derai.

Po ein reveni à la farça, lo Frèderi ào fîfre impougne don lo vésicatoire tot bourleint, monté à noviyon ào pailo ào Louis, l'âovrè tsaupou la porta, et quand l'out que nion ne budzivè, va drai ào lhi et l'ài appèdzè l'affèrè io falliâ; mâ pas petou l'èut fé que l'out boailâ:

— Aoh! my goude! my goude! Aoh! aoh! my gcude!

L'autro s'ètâi trompâ dè pailo et l'avâi appliqué lo vésicatoire su lo Prussien ào vilho Godème que fasâi dâi bramaies et dâi sacrèments d'infai. Lo Frèderi, quand l'out cein, n'a pas met dou pi dein on solâ po decampâ au grandcime galop dein lo colidoo io s'eimbonmè onco contre la vilha Anglaise que vegnâ avouè sa tiuvetta, et, dè la force que l'ài allavè, vouaïque la vilha ètaïsa lè quatre fers ein l'air perque bas, la tiuvette brequaie, que cein a fe on rio dào diabllo dein lo colidoo. L'Anglais qu'avâi la coumeincoua derai que l'ài frecassivè, fasâi adè dâi couerlaies dào dianstre et criavè ein aido, miséricorde! ein sè rupeint à tsavon.

Cliào dè l'hotèl, quand l'ont oïu cé dètertîn sont venus vaire, mât, ni vu, ni cognu, lo Frèderi s'ètâi remisâ à la paille et s'ètâi einclliou dedein, adon coumeint cliào dè la Boailanna modâvant lo leindéman, dza dè boun'hâora, ni l'Anglais ni sa fenna n'ont pu savâi quoui dào diabllo l'ài z'avâi fe cé commerço; mât vo paodès comptâ que cliào dè la société dè chant s'ein sont mailli lè coutès.

Un essai de pompe.

Une commune vaudoise venait de faire l'acquisition d'une pompe à incendie construite d'après les derniers perfectionnements apportés dans cette industrie. Les pompiers de l'endroit, tous dans la jubilation, furent convoqués à l'extraordinaire pour prendre connaissance de cette nouvelle et importante acquisition. Tous étaient en grande tenue. La municipalité — on se le disait à l'oreille — leur avait préparé une collation.

Quand tout le monde fut là et après avoir fait exécuter à ses hommes quelques exercices

d'ensemble, quelques marches et contre-marches, le chef du corps voulant se rendre compte de la force du jet de la nouvelle pompe, et en faire la démonstration devant messieurs les municipaux, fit avancer huit pompiers. Et après les avoir mis à leur poste, il commande:

« Pompez douze coups! »

Pendant cet essai, il donne aux municipaux quelques explications, puis vient rejoindre ses hommes auxquels il demande:

« Combien de coups avez-vous pompé? »

— Dix-huit.

— Dix-huit, imbéciles!... Eh bien dépompez-en six.

Après une autre expérience exécutée plus ou moins correctement, le même officier, faisant allusion à la collation dont le moment approchait, s'écria d'un ton de mauvaise humeur:

« Je vous avise d'ores et déjà que les pompiers qui n'ont pas pompé quand il fallait pomper, ne pomperont pas quand on pompera! »

Une leçon de peinture.

Il arriva un jour, en Suisse, à Horace Vernet, le grand peintre français, une petite aventure fort piquante. Il se trouvait à Genève et allait quelquefois prendre des croquis sur les bords du Léman. — Un beau matin, il vit une famille anglaise à peu de distance de l'endroit où il s'était proposé de s'installer.

Pendant que le père et la mère causaient, que les enfants jouaient, une jeune fille était occupée à dessiner.

Quand elle eut remarqué son voisin, elle ferma son album et, doublement curieuse en sa qualité de fille d'Eve et de fille d'Albion, elle s'approche de lui sans façon, noue une conversation, déclare qu'il ne travaille pas mal, l'encourage et finit par lui donner quelques conseils.

L'illustre artiste, l'écoute avec une gravité inaltérable, lui adresse les remerciements les plus courtois, en promettant de tenir compte de ses judicieuses observations.

Le lendemain, Horace Vernet s'embarqua pour Lausanne.

Sur le bateau, il retrouva son petit professeur, lequel accourut vers lui en lui disant:

— Puisque vous êtes Parisien, monsieur, vous devez connaître Horace Vernet?

— Certainement, mademoiselle.

— On m'assure qu'il se trouve parmi les passagers. Ayez donc l'extrême bonté de me le montrer.

— Vous tenez beaucoup à le voir?

— Comment donc! Je connais la plupart de ses œuvres. Quel peintre! quel génie!

— Oh! miss, vous me mettez dans un cruel embarras par vos éloges, car...

— Eh bien!

— Eh bien, puisqu'il faut vous le dire, c'est lui qui a eu hier l'honneur de recevoir de vous une leçon de peinture!

Nos lecteurs feront sans doute comme nous, ils riront de bon cœur en lisant l'amusante nouvelle ci-après, dont nous donnerons la fin dans notre prochain numéro.

Un voyage à Paris.

Il y a des ans et des ans déjà que se passa cette histoire dont on parle encore quelquefois, chez nous, aux veillées d'hiver. Le héros en fut un des vieux du pays dont les anciens se souviennent bien, malgré qu'il repose depuis des lustres, tout en haut de notre cimetière, près de la grande croix de fer autour de laquelle, à certaines nuits, dansent des feux follets.

Frérot Parmain — c'est le nom de notre homme — était un petit cultivateur, d'âme simple, d'esprit étroit, sachant à peine lire et écrire, n'ayant guère

de cœur et d'attachement que pour sa terre. Sa femme était morte en lui laissant une fille, Valérie, qu'il avait élevée à la dure, et qui, dès qu'elle l'avait pu, s'était mariée pour échapper à la rude tutelle paternelle. Elle avait eu la chance d'épouser un jeune homme du pays qui habitait Paris, où il était employé et qui l'avait emmenée tout de suite après, ne se souciant pas de demeurer longtemps avec son beau-père.

En ce temps-là, les voyages ne se faisaient pas comme à présent. Il n'y avait encore point ou presque point de chemins de fer. Pour gagner Paris de chez nous, par la diligence qui partait de Châtillon, il fallait compter presque deux jours. On n'échangeait pas non plus autant de correspondances que maintenant. Une seule fois par an, Valérie écrivait à son père, vers les premiers jours de janvier. Lui ne répondait pas toujours. Il laissa une fois passer trois années sans envoyer de ses nouvelles.

Il vieillissait, se cassait. Son visage se plissait, se ridait. Ses forces diminuaient. Il dut laisser quelques-uns de ses champs en friche, en vendre d'autres! Un mois de décembre vint encore. De la neige enveloppa la chaumière de Frérot, isola le vieux davantage au coin de son maigre feu.

Un matin, le facteur poussa sa porte et, avec quelques mots de bonne année, lui tendit une lettre. Elle apportait les souhaits de sa fille. Et elle se terminait ainsi:

« Si parfois vous vous décidiez à venir nous voir à Paris quelques jours, on vous recevrait à la maison ».

Il tourna et retourna cette phrase dans sa tête, aller à Paris! Certes oui, ça lui ferait plaisir, à lui qui n'avait même jamais vu Châtillon, le chef-lieu d'arrondissement! mais aussi, ça lui coûterait gros! Et comment serait-il reçu? Son gendre qu'il connaissait à peine, ne l'aimait guère, il n'en doutait pas. L'invitation était partie pour la forme sans doute, parce que les enfants savaient bien qu'il n'accepterait point... Il se dit tout cela. Et en dépit du froid que ces pensées jetaient en lui il songeait: Tout de même, matin, avant de mourir, je pourrais dire que je l'ai vu, ce Paris.

Il hésita encore. Enfin un jour, décidé, il écrivit à sa fille qu'il acceptait son invitation et qu'il partirait huit jours plus tard, par la diligence.

Ce fut un événement dans le pays que ce départ. La veille au soir, Frérot alla faire ses adieux.

— Dites donc, quand on va à Paris, on ne sait pas si on en reviendra!

— Et tu seras longtemps?

— Dame! quèque jours... C'est un voyage, matin!

— Bé sdr.

Les vieux, en branlant la tête, lui serrèrent la main, gravement. Les femmes étaient émuës. Les enfants ouvraient de grands yeux étonnés. Des bénédictions l'accompagnèrent.

Le lendemain matin, il quitta le village. Il avait mis sa plus belle blouse, neuve, luisante, avec des boucles dorées qui cliquetaient sous son menton embroussaillé; avec cela, il portait une casquette de soie noire et de gros souliers ferrés, achetés pour ce voyage.

Il avait huit lieues à faire à pied pour arriver à Châtillon. Il franchit les faubourgs de cette ville assez tard dans la soirée. Le maître d'école qui était allé une fois à Paris lui avait indiqué l'heure de départ de la diligence et l'hôtel d'où elle partait.

Au cours de cette route, aucun incident notable ne se produisit. Il en fut de même pour le reste du trajet, qui parut bien long à Frérot. Cependant, avec ses réflexions naïves, ses exclamations de simple, il amusa ses compagnons de voyage, qui rirent à ses dépens.

L'arrivée à Paris eut lieu le surlendemain matin, à cinq heures.

Mornet, le gendre de Frérot, attendait celui-ci.

Il l'accueillit à la descente de la voiture par une bonne poignée de main, donnée sans enthousiasme. En effet, il n'était que médiocrement satisfait de cette visite. Avec les années, il avait pris de l'embonpoint. Son ventre bedonnait. Raide et sanglé dans une redingote noire, c'était un monsieur qui, tout de suite, fut gêné par l'accoutrement de paysan de son beau-père et par son verbiage.

— Et Valérie, comment qu'elle va?

— Elle est un peu souffrante aujourd'hui...

— Ah! Vous n'avez toujours point d'enfants?

— Mais non.

— Cré coquin, ça m'aurait pourtant bougrement